

L'introuvable Vinci

Les uns l'assurent avec des airs de conspirateur : il est au frais dans un coffre des ports francs, à Genève. D'autres jurent savoir qu'il repose dans les réserves du Louvre, à Paris. Certains, encore, le croient caché dans quelque palais, au milieu des sables de la péninsule arabique. En réalité, tous ces excellents experts du marché international de l'art et connaisseurs des arcanes des monarchies du Golfe en sont réduits aux spéculations et aux rumeurs : nul ne sait réellement où se trouve le *Salvator Mundi*, le tableau le plus cher du monde depuis qu'il a été acquis chez Christie's le 15 novembre 2017 pour 450 millions de dollars par un adjudicataire anonyme. La dernière œuvre attribuée à Léonard de Vinci, exhumée à l'aube du troisième millénaire après cinq siècles d'éclipse, a de nouveau disparu. Le Christ au regard vague émergeant des ténèbres, main droite bénissant le monde, main gauche tenant un orbe de cristal, est reparti dans l'ombre. Son histoire singulière, quelque part entre la performance de Banksy et l'escamotage de Houdini, débouche sur un épais mystère.

Au printemps 2005, Alex Parish, un petit marchand d'art new-yorkais spécialisé dans la peinture italienne, consulte les sites Web des maisons de vente américaines. Parish fait partie de l'armée des sans-grade du marché de l'art, galeristes, experts et négociants qui écumant les enchères à l'affût d'œuvres sous-évaluées qu'ils pensent pouvoir revendre à profit, avec l'espoir de peut-être déterrer, un jour, un trésor enfoui. Dans le catalogue d'une obscure salle de vente de La Nouvelle-Orléans, son œil s'arrête sur le lot 664. Une photo noir et blanc de mauvaise qualité et ce descriptif : « *D'après Léonard de Vinci (Italien, 1452-1519). Christ Salvador Mundi [avec un d au lieu du t de "Salvator"]*, huile sur panneau parqueté, 26 pouces sur 18 1/2. » Estimation : 1 200 à 1 800 dollars. Le tableau est vendu comme une copie de troisième zone, Parish juge qu'il vaut peut-être mieux que ça. Il le signale à un galeriste, Robert Simon, avec lequel il est régulièrement en affaires, et tous deux décident d'acquérir l'œuvre ensemble, à 50-50. Adjudgé pour 1175 dollars, juste en dessous de l'estimation basse.

Quelques années plus tard, Parish et Simon diront l'avoir payé 10 000 dollars, pour donner meilleure stature à leur « bébé ». Car entre-temps, celui-ci a pris des couleurs. Lorsque le duo l'acquiert, la peinture, de surcroît en grande partie défigurée au fil de restaurations hasardeuses, est très abîmée. Sa surface est balafmée, le panneau, disloqué. Du plomb, les deux acheteurs vont cependant faire de l'or. Espérant d'abord avoir mis la main sur une honnête copie d'époque, ils revoient progressivement leurs ambitions à la hausse. Une fois nettoyé, rafistolé, gratté, ausculté, le tableau dévoile de nouvelles perspectives. Ce pourrait être une très belle

ART Un parfum de soufre et un épais mystère entourent le « *Salvator Mundi* », tableau le plus cher du monde, dont l'attribution au maître florentin est fortement débattue

ÉNIGME Le musée du Louvre espère présenter l'œuvre controversée à l'automne. Problème : nul ne l'a vue depuis près de deux ans ni ne sait où elle se trouve

PIERRE-LAURENT MAZARS

œuvre d'atelier, peinte par un proche disciple du maître. Voire mieux, peut-être : un Léonard autographe.

Il faut préciser ici qu'une bonne vingtaine de *Salvator Mundi* sont accrochés dans tous les musées du monde. Certains sont de pâles copies, d'autres sont des œuvres de bonne ou d'excellente facture, attribuées à des élèves de Léonard de Vinci. On suppose que le maître lui-même a peint un original, qui aurait été perdu. Même si, après tout, l'on n'en est pas certain, car aucune documentation d'époque n'existe.

RESTAURATION OU INVENTION ?

Quoi qu'il en soit, Alex Parish et Robert Simon – auxquels s'ajoutera bientôt un troisième investisseur, Warren Adelson – s'emploient à donner corps à l'hypothèse d'un nouveau tableau du maître florentin surgi des ombres du passé. Ils confient l'objet à Dianne Modestini, une restauratrice réputée, qui va passer plusieurs années à redonner vie à l'objet. Son travail, considéré comme virtuose, sera aussi sévèrement critiqué pour avoir pulvérisé les standards habituels : s'inscrivant dans l'entreprise de réattribution du tableau à Léonard de Vinci, la restauration opérée par Modestini, « *aux frontières de la conservation et de l'invention* », va produire « *un nouveau genre d'hybride, un Leonardestini* », résume Ben Lewis, auteur de l'excellent *The Last Leonardo* (Ballantine Books, non traduit). Pendant ce temps, des dépenses croissantes sont engagées : assurance, frais d'expertise, voyages. Robert Simon se fait le VPR du *Salvator Mundi*, multipliant les recherches et les déplacements pour étayer l'hypothèse d'une œuvre de la main de Léonard et tenter de l'accréditer aux yeux du monde.

En mai 2008, son tableau sous le bras, il se rend à Londres où l'attendent Nicholas Penny, tout nouveau directeur de la National Gallery, et le conservateur Luke Syson. Ceux-ci, qui préparent une ambitieuse exposition Vinci, ont

convoqué cinq des plus grands experts planétaires de Léonard pour examiner le *Salvator Mundi*. De leur jugement dépendra la décision de présenter, ou non, cette œuvre qui pourrait faire sensation. La séance, qui réunit les Italiens Pietro Marani et Maria Teresa Fiorio, les Américains Carmen Bambach et David Alan Brown et le Britannique Martin Kemp, apparaîtra rétrospectivement comme fortement biaisée. Robert Simon en retiendra pourtant « *un consensus sans équivoque sur l'attribution à Léonard du Salvator Mundi, qui est bien l'unique peinture originale dont découlent les nombreuses copies et versions* ». Peu importe si trois sommets – Marani, Fiorio et Bambach – sur les cinq du collège d'experts affirment n'avoir jamais formulé cette opinion.

De fait, parmi les plus éminents « léonardistes », l'attribution du *Salvator Mundi* à Vinci est extrêmement minoritaire. Certains « anti » sont très virulents : « *Quand j'ai vu ce tableau, les yeux m'en sont sortis de la tête, s'étonne encore le peintre et historien de l'art Jacques Franck, qui n'avait pas été invité à Londres malgré son expertise reconnue. Attribuer ça ex abrupto à Léonard, c'est quelque chose de hautement singulier.* » Martin Kemp, seul partisan de l'attribution à porter sa certitude en bandoulière, martèle toujours : « *Je sais à quoi ressemble un Léonard, et c'est un Léonard.* »

Trois ans et demi plus tard, en novembre 2011, lorsque s'ouvre à la National Gallery la grande exposition « Léonard de Vinci, peintre à la cour de Milan », le *Salvator Mundi* est présenté, sans aucune nuance ni l'ombre d'un doute, comme une œuvre de Vinci. Outre qu'il contrevient ainsi à la plus élémentaire prudence, le vénérable musée londonien rompt une double règle d'or : on n'expose pas une œuvre fraîchement découverte, encore moins si, de surcroît, elle est sur le marché. Mais l'audace est payante. Avec 324 000 visiteurs en trois mois, l'exposition est un triomphe historique.

UNE TOURNÉE DE ROCK STAR

Robert Simon, Alex Parish et Warren Adelson, eux aussi, se frottent les mains. L'attribution à Vinci du *Salvator Mundi* étant validée par une institution mondialement renommée, son prix est décuplé. Reste à trouver un acquéreur. La famille royale du Qatar, le musée de l'Ermitage de Saint-Petersbourg, l'État du Vatican sont notamment approchés. De même que le Dallas Museum of Art, avec lequel des pourparlers sont engagés, en vain.

C'est là qu'entre en scène Dmitri Rybolovlev. Ce milliardaire russe qui a

fait fortune dans la potasse dans l'Oural avant de s'installer en Suisse puis à Monaco, dont il a racheté l'équipe de football, a entrepris de se constituer une fastueuse collection de tableaux de maître. Poches très profondes, expertise artistique limitée, il est le client idéal. Nouveau venu dans le club des grands acheteurs d'œuvres, Rybolovlev a mandaté un personnage atypique pour l'aider à composer sa collection : le Suisse Yves Bouvier, dirigeant d'une entreprise de logistique devenue le principal opérateur des ports francs de Genève, la « plus grande réserve du monde », où sont entreposés des milliers d'œuvres d'art.

Début 2013, le trio Simon-Parish-Adelson contacte les bureaux monégasques de Rybolovlev. Celui-ci, intéressé, demande à Bouvier de se renseigner sur le *Salvator Mundi*. Une présentation est organisée en mars dans le penthouse à 88 millions de dollars que l'oligarque a acheté pour sa fille à New York. « *Il faut reconnaître que le tableau est quand même hypnotique, se souvient Yves Bouvier. Quand vous êtes devant, il vous fait vibrer.* » Le 2 mai 2013, le Suisse acquiert le *Salvator Mundi* pour 83 millions de dollars ; le lendemain, avec un indéniable sens du profit, il le revend à Dmitri Rybolovlev pour 127,5 millions.

La trajectoire du *Salvator Mundi* croise ici une autre histoire : celle de l'affaire Rybolovlev-Bouvier. Depuis 2015, le Russe accuse le Suisse de l'avoir lourdement escroqué en réalisant des plus-values exorbitantes sur

les œuvres d'art qu'il lui fournissait : l'intermédiaire était censé selon lui se comporter en agent encaissant une commission de 2 %, mais négociait derrière son dos des prix beaucoup plus bas que ceux qu'il lui présentait, avec la complicité active d'un responsable des ventes privées de Sotheby's. Le litige a généré des procès en rafale, toujours en cours pour la plupart, et débouché sur une affaire dans l'affaire quand il s'est avéré que d'éminents représentants de la police et de la justice monégasques s'étaient mis au service de Dmitri Rybolovlev pour faire rendre gorge à son adversaire.

En marge de cette bataille à couteaux tirés, l'oligarque a entrepris de disperser sa collection. Dans la quasi-totalité des cas, ses tableaux ont été revendus à des prix beaucoup plus bas que ceux qu'il avait acquittés – confortant de facto la thèse selon laquelle il avait été abusé en les payant trop cher. À une exception notable : le *Salvator Mundi*. Le 15 novembre 2017, le *Christ sauveur du monde* est mis en vente publique à New York. Pour ce happening spectaculaire, Christie's a déployé les grands moyens. La maison d'enchères a placé le tableau dans une

« Il faut reconnaître que le tableau est hypnotique »

L'homme d'affaires Yves Bouvier

LA VALSE DES MILLIONS

1900 Le collectionneur britannique Francis Cook acquiert l'œuvre, attribuée à un élève de Léonard de Vinci

1958 Les descendants de Francis Cook la vendent aux enchères pour 45 livres à un petit industriel de Bâton-Rouge (Louisiane)

2005 Un consortium de marchands d'art achète la peinture aux enchères pour 1175 dollars

2013 Yves Bouvier l'acquiert pour 83 millions de dollars, et la revend aussitôt à Dmitri Rybolovlev pour un montant de 127,5 millions de dollars

2017 Le *Salvator Mundi* est adjugé à 450 millions de dollars chez Christie's à New York